



Recherches & Travaux

67 | 2005
Rire et littérature

Variations sur *L'homme qui rit*

René Bourgeois



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/273>
ISSN : 1969-6434

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2005
Pagination : 139-143
ISBN : 0151-1874
ISSN : 0151-1874

Référence électronique

René Bourgeois, « Variations sur *L'homme qui rit* », *Recherches & Travaux* [En ligne], 67 | 2005, mis en ligne le 30 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/recherchestravaux/273>

Variations sur *L'homme qui rit*

L'homme qui rit est certainement le roman le plus foisonnant, le plus étrange et le plus poétique de Hugo, et son héros « rit » en effet du début à la fin par la balafre hideuse qui lui barre le visage. Rit-il vraiment ? Et Hugo ne rit-il pas comme lui, d'un rire mécanique ? Nulle nature, parmi les romantiques, n'est plus profondément sérieuse que celle de Hugo, même si sa « fantaisie », si bien mise en lumière par J. B. Barrère¹, ne fait de doute pour personne. Le rire est sans doute pour lui une tentation, liée à la transgression des règles de l'éthique et du goût, une manifestation de la déraison à laquelle il ne peut être totalement étranger.

Commençons donc par *Cromwell*, où déjà se joue une fois pour toutes l'esthétique de Hugo. Rappelons-nous le développement bien connu de la préface sur le grotesque ; dans l'enfance chez les Grecs, il a, chez les Modernes, un « rôle immense » : il crée le difforme et l'horrible, tout comme le comique et le bouffon. Le difforme, Hugo le connaît bien, et, s'il faut en croire ce « concierge » de Heine, c'est parce qu'il est lui-même difforme, bossu dans sa personne physique, et bossu moralement ; et le difforme est naturellement proche du bouffon. Mais le rire ? Il n'est cité qu'incidemment, comme un de ces éléments que la langue du drame doit transmettre au spectateur : « français, latin, textes de lois, jurons royaux, locutions populaires, comédie, tragédie, *rire*, larmes, prose et poésie. » Rare occurrence, et concept qui ne se traduit guère dans l'application – la pièce elle-même –, sinon par les personnages des fous au service de Cromwell, et qui donnent leur nom à l'acte III. Que les fous plaisantent, et grossièrement, cela est évident, mais ils rient rarement. Si quelqu'un doit rire, c'est le diable, comme dans la ballade que chante Gramadoch sur les cocus :

Démon ennemi des maris,
Ris !

1. *La Fantaisie de Victor Hugo*, Paris, Corti, 1949.

Autre rare occurrence, le programme du même Gramadoch devant la situation politique compliquée dans laquelle s'est engagé leur maître :

Laissons Charle et Cromwell combattre aveuglément
Et s'entre-déchirer pour notre amusement.

Sur quoi Giraff conclut : « Taisons-nous et rions. »

Mais il faut attendre longtemps – la scène 9 de l'acte IV – pour les voir rire en effet ; une didascalie nous apprend que « les quatre fous, réunis sur la scène, se regardent les uns les autres en poussant des éclats de rire immodérés ». Et ce rire apparaît comme une démystification de la cérémonie prévue pour le couronnement du régicide lord Protecteur :

Pendant que Gramadoch, plus haut d'une coudée,
Soutiendra gravement la robe de Cromwell,
Sous l'œil du parlement, au moment solennel,
À la barbe des clerks surchargés de leurs masses,
Il faut le faire rire à force de grimaces.

Dans la même tonalité, la scène qui prête le plus à rire, d'un comique intense par sa bouffonnerie, est celle qui oppose Gramadoch avec sa latte (issue de la *commedia dell'arte*) au « champion d'Angleterre, armé de toutes pièces, à cheval » qui défie tout homme « jeune ou vieux, bourgeois ou chevalier / Qui conteste son droit à milord Olivier. » Dérision du bouffon qui prétend rosser un spadassin, ce qui déclenche « de longs éclats de rire » dans la tribune des fous, rires répétés lorsque Gramadoch, lui-même « riant dans sa barbe », est arrêté par les gardes et menace le champion de lui intenter un procès. Si les bouffons ont – seuls – le droit de rire, c'est qu'ils incarnent la liberté, comme le confirme cette ébauche d'un poème écrit en marge des *Contemplations*, « Paris » (nous citons d'après les *Œuvres complètes*, Paris, Le Club français du livre, t. IX, p. 286) :

Paris
Lutèce m'apparaît comme un immense rire
Rabelais y riait
Molière y riait
Voltaire y a ri
Diderot y a ri
Beaumarchais y a ri
Tous les bouffons géants y ont ri
Et grâce à eux
Paris a follement frissonné trois cents ans
Ainsi que la marotte énorme de l'Europe
Jusqu'à ce que le peuple, esclave, dieu, cyclope,
Ait fini, secouant le poids de son lien,
Par s'enivrer au bruit de ce grelot tocsin.

Ainsi, du rire démystificateur passe-t-on naturellement au rire révolutionnaire et libérateur, tel qu'il se manifeste dans « Les Mages » avec « les prêtres du rire », Scarron, Ésope, Cervantès, Molière, Démocrite, Térence et Rabelais, dont « l'éclat de rire énorme / Est un des gouffres de l'esprit ».

Si dans quelques rares poèmes des *Contemplations* on rencontre le rire, c'est un rire convenu, celui du paysage, des enfants, ou de la belle baigneuse ingresque, qui, déchaussée et décoiffée, rit au travers de ses cheveux. Encore faut-il se méfier, car le diable n'est pas loin et cache des pièges où peut bien tomber un pair de France académicien, comme le rappelle un poème de 1865, recueilli dans *Les Chansons des rues et des bois* (I, 8), « Sommutation irrespectueuse » :

On se lasse, ô coquette,
D'être toujours tremblant,
Vous êtes la raquette
Et je suis le volant.

Car sous le rire la belle cache nécessairement sa perfidie foncière :

Rire étant si jolie,
C'est mal ! Ô trahison
D'inspirer la folie
En gardant la raison !

Et celui qui s'est fait prendre au petit matin en flagrant délit d'adultère ne peut que reprocher à sa compagne d'une nuit d'être une créature de celui que Goethe nomme « l'esprit qui toujours nie » :

Vous riez ! Votre joie
À Tout préfère Rien.
En vain l'aube rougeoit,
En vain l'air chante. Eh bien,

Je ris aussi. Tout passe.
Ô Muse, allons-nous-en ;

À Jersey, en exil, le rire est rare, et si l'on en trouve, c'est bien malgré Hugo, engagé dans une terrible partie politique et esthétique, mais aussi en proie « au vent », et... aux esprits. Les procès-verbaux des Tables relayant les paroles de l'au-delà, auxquelles l'avait initié Mme de Girardin, nous donnent l'occasion de sourire et quelquefois de rire franchement, ainsi des deux séances où Mozart est fermement prié par Hugo de dicter au musicographe Bénézit des mélodies, à travers un échafaudage savant de tables dont les pieds appuient sur les touches d'un piano. Le mardi 16 mai à 9 heures du soir, Mozart dicte le début d'une symphonie réduite pour le piano. Mais le compositeur passe sans arrêt d'un ton à l'autre, et Bénézit lui demande de recommencer une phrase

qui ne lui paraît pas bien rythmée. Mozart, dont on connaît l'égalité d'humeur, accepte, mais au bout d'un moment, Hugo sent que cela ne va pas, et demande, au lieu d'une symphonie, qui «échappe, dit-il, à l'exiguïté de nos moyens d'exécution», une mélodie, «comme *La Marseillaise*, par exemple, pouvant être chantée par un peuple, par une révolution, par l'humanité». Mais n'est pas Beethoven qui veut, et Mozart demande un peu de temps: il reviendra le mardi suivant. C'est alors une pénible séance, car Bénézit ne reconnaît plus rien, s'irrite et apostrophe l'esprit:

Mozart, tu ne nous donnes que des répétitions de phrases tronquées par octave. Nous te demandions une mélodie rythmée, tu nous dictes de la musique instrumentale.

Hugo, à son tour, bouscule le compositeur indocile: «Te rends-tu compte que ce que tu as dicté jusqu'à présent n'est pas ce que nous entendons?» et Bénézit éclate: «C'est incohérent!» Mozart n'apprécie apparemment pas l'algarade, et la table s'agite violemment. Hugo est perplexe: «Est-ce toujours Mozart? – Non – Qui est là? Dis ton nom – AAAA. – Ce n'est pas une réponse! Qui es-tu? – Louis-Philippe.» C'est le comble, Hugo se fâche tout rouge:

Veux-tu parler? Oui ou non? Est-ce une mystification? Le mystère ne doit pas mystifier. Qui que tu sois, si tu n'es pas sérieux, tu es stupide. La blague dans le tombeau, c'est hideux. Je n'y veux pas croire. Parle. Tu n'es pas Louis-philippe, tu n'es pas Mozart. Qui es-tu?

Ainsi vertement sommée, la Table livre enfin un nom: c'est... Cimarosa! Croit-on que Hugo puisse s'avouer vaincu? Non, incorrigible, il poursuit: «Nous promets-tu, toi grand musicien et bon républicain, la mélodie révolutionnaire que nous désirons?» Et Cimarosa répond timidement «oui», mais il se gardera de revenir, non plus d'ailleurs que ce galopin de Mozart, et le mystère restera, mystificateur ou non.

Dans *William Shakespeare* le rire ressortit toujours à la plus plate convention littéraire: «rire vengeur» de Juvénal, «farce immense» d'Aristophane, «rire énorme» de Rabelais, dont le grelot se fait tocsin contre l'Église dans une «agonie en goguette», «belle humeur» de Cervantès: bref, Hugo revient quarante ans après *Cromwell* à sa conception stéréotypée du rire. Aussi *L'homme qui rit* n'apporte-t-il en effet que des variations sur un motif assez simple, mis différemment en images. Ainsi Ursus le philosophe «ne souriait pas, nous l'avons dit, mais il riait, parfois, fréquemment même, d'un rire amer. Il y a du consentement dans le sourire, tandis que le rire est souvent un refus.» Et nous restons sur notre faim, car Gwynplaine ne rit que d'un rire artificiel, et

conserve tout au long du roman un sérieux absolu, qu'il soit subjugué par la beauté diabolique de la duchesse ou qu'il cède aux ardeurs mystiques de Dea.

Aussi, pour ne pas conclure sur un méchant mot (Hugo est l'homme qui ne rit pas) citerons-nous – enfin ! – le seul poème intitulé « Le Rire », et qui sera publié dans *Toute la Lyre* (*op. cit.*, IV, p. 26) :

Le Rire

L'avenir seul peut rire et seul peut bafouer.
Avec le puissant rire il ne faut pas jouer.
Jupiter qui foudroie, ou Jupiter qui raille,
Je crains plus le dernier. Le rire est la mitraille.
L'éclat de rire humain poursuit le noir passé,
Taquine les pédants bornés à l'A B C,
Et manque de respect aux oreilles de l'âne.

Il redouble en voyant tout se transfigurer ;
Il fait balle ; il est feu, projectile, étincelle ;
Il crible la routine en retard ; il harcèle
Tous ces traînards qu'on voit préférer, engourdis,
Au bel enfant Demain le bonhomme Jadis,
Et, du wagon traîné par l'éclair, il ricoche
Sur la rosse poussive attelée au vieux coche.

Qui de nous oserait dire que ce rire-là ne l'atteint pas un peu ?